

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles HAGLER

La reprise de Polyeucte / Ch. Saint-Maurice

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 370-372

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La reprise de Polyeucte

Le théâtre semble se ressaisir, sortir enfin de ce fangeux *statu quo* qui pèse, comme une chape de plomb, sur ses destinées. Il sort de l'assassinat, du divorce, de l'adultère, des amours malpropres et s'en va, les pieds dans la boue, mais le cœur au repentir, trouver Racine et Corneille. Il jouait hier Andromaque et on annonce pour demain Polyeucte.

Ce n'est pas trop tôt, ma fois ; mais les amis de l'art vrai, de l'art sain, saluent tout de même ce jour tardif, formulent l'espoir que la conversion dure et soit sincère. Nous sommes assez descendu les cercles d'une géhenne littéraire qui n'ont rien à envier aux cercles de l'enfer de Dante ; nous avons assez traversé de mares infectes, de bois de harpies, de cercles de feu pour nous retrouver enfin en face de la saine humanité, des cœurs vivants, du ciel et de la nature !

Polyeucte est une tragédie belle comme une prière et qu'il faudrait presque regarder à genoux. Et nous admirons d'autant plus la reprise de ce chef-d'œuvre qu'il est en complète contradiction, avec les tragédies du jour. M^{me} Sarah Bernhard nous montrera que, pour toucher et émouvoir, pour frapper l'intelligence et remuer le cœur, Corneille n'a pas eu besoin de recourir à l'horrible et de fouiller les boues de la nature humaine.

D'abord, c'est Polyeucte, le martyr des premiers âges du Christianisme, avec toute sa ferveur et sa noble impatience. Rien ne l'arrête, ni les prospérités qu'il va perdre, ni les supplices qui l'attendent, ni ces liens puissants et étroits de l'amour qui attachent à la vie, de l'amour qu'on peut avouer devant le ciel et la terre — l'amour dans le mariage, dans la vertu.

C'est la belle figure de Néarque, chrétien sincère et fervent, moins ardent, peut-être, que Polyeucte, soutenu plutôt qu'entraîné par la grâce, attendant le martyre sans le provoquer, mais à la foi aussi solide et à la sève non moins féconde.

Corneille a peint le christianisme naissant et la primitive Eglise dans ces deux sublimes conceptions de Polyeucte et de Néarque. Il va toucher à la société païenne. Se donnera-t-il la consolation de puiser dans le laid et dans l'horrible ? Fera-t-il grimacer des passions monstrueuses et d'effroyables excès ?

Non, en face de la vertu chrétienne, dans ce qu'elle a de plus saint, Corneille mettra la vertu païenne dans ce qu'elle a de plus haut. Il représentera la partie la plus pure du monde païen, au moment où le polythéisme s'écroula. Sévère, au point de vue humain, a l'âme bien belle. C'est un grand homme qui est un honnête homme, un philosophe qui comprend que les dieux s'en vont et qui trouve au fond de son cœur comme un avant-goût de l'Évangile.

Le Christ ne règne pas encore dans son âme, mais les dieux en sont déjà chassés.

Et ce qu'il aime dans Pauline, c'est Pauline tout entière ; ce sont ses vertus plus encore que ses grâces, la beauté de son caractère autant que la beauté de ses traits. Et que dire de Pauline, si pure, si chaste, si admirablement belle, si saintement vertueuse, comme femme, comme épouse, comme fille ! Pauline qui aime Sévère et qui, pour obéir à son père, épouse Polyeucte ; Pauline qui a trouvé pour Polyeucte de l'amour dans son devoir, qui ne cache point le sentiment que lui a inspiré le glorieux Sévère et qui le surmonte ; Pauline qui a trop de vertus pour ne pas être chrétienne, suivant la belle parole de Corneille ?

Il n'est assurément pas de mauvais goût, à la reprise de ce chef-d'œuvre, de rappeler les vicissitudes de Corneille en face de l'hôtel Rambouillet qui désapprouva *Polyeucte*,

comme l'Académie en corps avait censuré le *Cid*. Le docte aéropage trouvait que Pauline n'aimait pas assez Sévère et aimait trop son mari. C'était déjà alors la note légère du vingtième siècle qui voulait que les passions triomphent du devoir.

Mais, dans sa ténacité normande, Corneille garda le front haut sous l'orage. Il connaissait mieux que ses critiques l'œuvre et les personnages. Pendant les longues veilles de travail, il avait vécu avec Polyeucte, Néarque, Sévère et Pauline, et il savait l'impression que produirait sur les nobles esprits ces fiers et grands caractères. Il avait l'avis de son frère Thomas, esprit distingué, cœur admirable, de ses deux sœurs aussi intelligentes que simples, et leurs jugements le rassuraient contre l'hôtel de Rambouillet.

CH. SAINT-MAURICE